

Ouverture

Julien ROUMETTE

QUOI DE NEUF SUR LA GUERRE ?

La mémoire de l'Occupation, de la Résistance et de la France Libre s'estompe peu à peu avec la disparition des témoins¹. Cependant, de la même façon que la Première guerre mondiale est revenue au premier plan littéraire à un moment où on ne l'attendait plus, à partir du tournant des années 2000, celle-ci n'a pas fini de hanter notre imaginaire collectif. Chaque génération éprouve la nécessité de s'y confronter, comme une mémoire pesante et pressante, à la fois collective et familiale, reçue en héritage, que l'on peut décider d'éviter si l'on veut, mais pas totalement évacuer. Elle ne cesse d'interroger, parce qu'on ne cesse de devoir répondre à la question : « qu'aurais-tu fait ? » et que cette question peut difficilement rester sans réponse.

Avec le temps, les attentes changent, cependant. On n'attend plus du récit de la Résistance les mêmes choses que dans l'immédiat après-guerre ni dans les années 1950. À partir des années 1980 et le passage de témoin de la génération résistante, il s'est globalement éclipsé en tant que thème

1. Ce volume est issu des travaux du séminaire de recherche « Relire l'histoire littéraire de l'après-guerre : le deuil de la Résistance dans la littérature française », organisé à l'Université de Toulouse Jean Jaurès entre 2017 et 2020, dans le cadre de l'équipe ELH-PLH.

littéraire – *Les Cerfs-volants*, de Romain Gary, en 1980, est sans doute le dernier grand roman de la Résistance, en même temps qu'un des derniers écrits par un combattant. Mais ce retrait relatif ne signifie pas que cette mémoire n'est plus vivante ni active. Et le deuil de cette période n'est probablement pas achevé pour autant. Les blessures d'un conflit aussi dur sont longues à se refermer et, sous d'autres formes, continuent à se manifester. La mémoire se métamorphose, elle n'emprunte plus les mêmes chemins qu'hier, mais elle continue à travailler, comme le montrent les nombreux romans contemporains sur la période de la guerre, les textes sur les persécutions, la littérature de la Shoah, les débats autour de la littérature du bourreau, le renouvellement que d'autres apportent, dont témoigne ironiquement le titre du roman de Robert Bober : *Quoi de neuf sur la guerre* ?²

Or, cette nouveauté est en grande partie déjà là, mais invisible, cachée. Une part importante de la production littéraire sur la Résistance est passée aux oubliettes de l'histoire littéraire : une grande partie de ce qui a été écrit pendant la guerre, d'une part, et toute une littérature écrite dans l'immédiat après-guerre, de l'autre, bien plus riche et diversifiée que ce que l'on aurait pu croire, porteuse d'autres représentations, d'autres images, surprenantes, inédites³.

Pour un lecteur qui, comme moi, a eu vingt ans dans les années 1980, d'où vient le sentiment que la littérature d'après-guerre ne nous concernait plus directement ? Camus, Sartre, Aragon, leurs différents, leurs polémiques, leurs débats étaient déjà de vieilles lunes qu'on lisait à distance, avec curiosité parfois, mais sans se sentir véritablement impliqués. Manquait sans doute, dans notre expérience, le centre de gravité qui leur aurait donné sens, qui nous aurait fait comprendre vers quoi leurs œuvres cheminaient, pourquoi elles y allaient. La surenchère à l'engagement, les débats autour du réalisme socialiste ou non, l'absurde, l'existentialisme prennent sens par rapport à une mémoire qu'ils portent tout en la taisant le plus souvent : l'expérience de la guerre, de l'Occupation, de Vichy, de la Résistance, représente un implicite plus ou moins caché, qui affleure parfois, mais est le plus souvent délibérément laissé à l'arrière-plan, quand il n'est pas tout bonnement effacé. Point aveugle, ou alors

2. Robert Bober, *Quoi de neuf sur la guerre ?*, P.O.L., 1993.

3. James Steel faisait déjà le même constat, limité à la seule littérature écrite pendant la guerre, son objet d'étude : « Aucun doute, ces textes nous interrogent dans la mesure où ce qui en ressort est souvent surprenant et guère conforme aux lieux communs et aux clichés qui courent depuis la Libération. » Il peut aisément être étendu à l'après-guerre, puisque ce sont des phénomènes similaires qui sont à l'œuvre. Voir James Steel, *Littératures de l'ombre, récits et nouvelles de la Résistance 1940-1944*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1991, p. 13.

tellement évident que plus personne ne le voit, la Résistance est l'éléphant dans la pièce de l'après-guerre. Même lorsqu'il n'est pas question d'elle directement, elle pèse et elle est présente de multiples manières.

Comprendre les enjeux et les signes de cette présence de la guerre et, plus ou moins directement, de la Résistance, nécessite de revenir en arrière, de réexaminer le moment où ces représentations se sont mises en place, à la fin de la guerre et dans l'après-guerre, de retrouver les textes passés inaperçus où notre sensibilité d'aujourd'hui peut sans doute mieux se reconnaître. C'est dans ce creuset littéraire, en effet, qu'ont été construites une grande part des représentations sur lesquelles nous vivons encore aujourd'hui et qu'il est temps de dépoussiérer – *a minima* en décuplant les jugements de l'époque, sédimentés et peu remis en question depuis, et en réparant les oublis de la postérité.

Car si nous semblons tout connaître de l'histoire littéraire de l'après-guerre, une des hautes périodes de la littérature française, dont les œuvres et les grandes figures ont rayonné bien au-delà des frontières, le récit qu'on en propose a ses ombres, ses lacunes, ses distorsions. Dès qu'on s'éloigne de ce qui est devenu un canon non discuté, dès qu'on va lire au-delà, qu'on furete dans les bibliothèques et les librairies, on trouve des textes étonnamment vivants, peu touchés par la rhétorique d'une époque à laquelle ils étaient rétifs, plus lucides et nuancés que ce que l'on nous avait dit, portant des regards sur l'histoire loin des stéréotypes. Il ne s'agit pas de déboulonner des statues, mais de mettre en évidence les absences, les manques et effacements, de faire émerger une partie du paysage littéraire qui a disparu corps et biens. Recréer un contexte, un tissu conjonctif sensible et mouvant, qui s'article autour de ce que l'on savait – mal, d'ailleurs, le plus souvent réduit à une vulgate peu subtile –, qui la complète sans la mettre à bas, lui donne plus de relief – et restitue sa vitalité à la littérature du temps. On est sans doute plus à même, aujourd'hui, avec un recul de plusieurs générations, de faire des rapports qui n'ont pas été aperçus à l'époque.

Dans un précédent volume *Les irréguliers, un autre après-guerre : Gary, Guilloux, Malaquais...* nous avons mis en lumière un ensemble d'écrivains (Romain Gary, Jean Malaquais, Louis Guilloux, Jean Meckert, Marc Bernard, etc.) que nous avons proposé de rassembler autour de la notion d'« irréguliers⁴ », terme auquel certains recourent alors pour se

4. Voir : Julien Roumette (éd.), *Les irréguliers, un autre après-guerre : Gary, Guilloux, Malaquais...*, *Littératures* n° 70, 2014. L'ensemble des textes est accessible en ligne : <https://journals.openedition.org/litteratures/271>

définir. C'était une manière pour ces romanciers de revendiquer une indépendance, aussi bien politique qu'esthétique, dans un monde polarisé à l'extrême.

Au-delà de la justice rendue à ces auteurs, il faut également mettre au jour les logiques à l'œuvre dans ces effacements qui ne révèlent pas d'injustices ponctuelles, singulières, mais s'organisent selon des lignes de fracture qui traversent toute l'époque.

Car ces oublis ne sont pas le fait du passage du temps qui aurait décanté la production de la période, trié le bon grain. Non, elles découlent de choix : une part significative et vivante de la littérature de l'époque a été marginalisée, effacée. L'histoire littéraire a suivi, ne retenant qu'un « grand récit » commode, facile à vulgariser, mais incomplet et faussant la perception.

Ce n'était pas gratuit. Dans le contexte des féroces luttes idéologiques et politiques de la Guerre froide, ces effacements et ces distorsions ont notamment pour cause l'enjeu particulièrement sensible de la mémoire de la Résistance et de la France Libre. Traversée de contradictions et de tensions, sa représentation, à la fois politiquement et littérairement, cristallise les conflits et débats. Et si le deuil de ceux tombés sous l'Occupation est très présent dans cette période, ritualisé à travers de nombreuses commémorations, il faut aussi parler du deuil de la Résistance comme projet et plus encore comme idéal qui, lui, excède de beaucoup le cadre des cérémonies officielles. Car le deuil des morts s'est doublé du deuil d'un idéal qui a continué à hanter sous des formes très diverses, directes ou indirectes, la production littéraire de l'époque. Et il se joue bien au-delà de la manière dont le récit de la Résistance est fait, il s'étend également à ses valeurs, à ce en quoi elle s'est reconnue et ce qu'elle a porté.

Aujourd'hui, le problème n'est plus tant de savoir si l'on est pour ou contre la Résistance, si l'on revendique une part de son héritage ou si l'on cherche à relativiser son importance ou sa sincérité. Ces enjeux politiques se sont estompés, même si, occasionnellement, ils conservent une certaine virulence. Il s'agit plutôt de relire les romans de l'après-guerre de la même façon qu'on a pu analyser le Romantisme comme un deuil compliqué de la Révolution française – la Résistance ne s'est-elle pas vue en partie comme une nouvelle révolution ? Repérer des figures, des thèmes, l'expression assez générale d'un mal de vivre, l'abondance de personnages qui ne trouvent leur place ni dans la société ni dans la vie, l'expression d'un idéalisme désabusé, menacé par le cynisme ou le nihilisme, la tentation très présente du suicide, etc... Pour ne prendre que deux

exemples, les personnages de Jacques Rainier, dans *Les Couleurs du jour*, de Romain Gary, et Ernst Gräber dans *Un temps pour vivre, un temps pour Mourir*, d'Erich Maria Remarque – deux romans écrits au début des années 1950 – sont deux soldats ou anciens soldats qui commettent ce qui ressemble fort à des suicides par idéalisme, piégés dans les contradictions de ce en quoi ils croient, de ce qu'ils découvrent qu'ils croient, la réalité de la nature humaine et les ruses cruelles de l'Histoire – dans un registre très romantique.

D'une manière générale, sont plus à même de nous toucher aujourd'hui les œuvres qui cherchent à dire un désarroi plutôt que des certitudes, qui s'intéressent aux hommes pris au milieu de la tempête de l'Histoire, en donnant des représentations du monde et des hommes complexes, qui refusent les simplifications. Le littéraire est plus intéressant lorsqu'il acquiert une certaine autonomie par rapport au politique. Ce fut, pendant la guerre, un des enjeux de la création des Éditions de Minuit et une préoccupation constante de la littérature de la Résistance de refuser d'être réduite à de la propagande, à laquelle Vercors opposait ce qu'il appelait la « littérature clandestine⁵ ». Cela reste vrai après-guerre, et ne se limite pas au débat autour de la littérature engagée, qui est loin d'épuiser la question. Il faut aller plus loin, élargir les termes un peu étriqués dans lesquels elle est posée, montrer les multiples réponses que la littérature est capable de lui donner. C'est précisément ce que permet de faire la problématique du deuil : explorer les contradictions, les difficultés à dire, souvent plus fécondes que les œuvres trop directement au service de visions politiques ou idéologiques. Dans les différentes représentations de la Résistance se joue une partie non seulement proprement mémorielle et historique, mais également esthétique.

La problématique du deuil ouvre ainsi une porte d'entrée sur la littérature de cette période, tout en prenant une certaine distance par rapport aux termes dans lesquels elle s'est pensée à l'époque. On peut définir des symptômes du deuil, retracer des thèmes, ouvrir la palette des réalisations littéraires auxquels il a donné lieu. Le moment crucial fut le début des années 1950, qui ont marqué un tournant chez beaucoup d'écrivains, sans se limiter toutefois à cette seule période.

Les attentes des nouvelles générations rencontrent ainsi des textes d'époque. Elles remettent au goût du jour, relisant la littérature d'hier avec un regard neuf, d'autres représentations, d'autres réponses. Les éditeurs ont entamé, depuis les années 1990, un important travail de mémoire

5. Voir dans ce volume l'article d'Anne Simonin, qui développe ce point, p. 31

et de réimpression de textes devenus introuvables au fil des ans, restés indisponibles souvent pendant 50 ans ou plus. L'œuvre de Jean Malaquais est ainsi ressortie de l'ombre grâce à l'obstination éclairée de Jean-Pierre Sicre, aux éditions Phébus, avec la complicité de l'écrivain dans les dernières années de sa vie (*Les Javanais, Planète sans visa*⁶). François Vernet a été réédité par les Éditions Tirésias au début des années 2000 (*Nouvelles peu exemplaires*⁷) et par Edgar Pich en 2019 (*Vous ne mourrez nullement*⁸). Roger Grenier a mené chez Gallimard un admirable et obstiné travail de fond pour défendre et maintenir au catalogue Louis Guilloux, Marc Bernard, et tant d'autres.

D'UN APRÈS-GUERRE L'AUTRE

Pourquoi le deuil ? D'abord parce que, vaincus ou vainqueurs, il est par nature constitutif des périodes d'après-guerre, quel que soit le camp auquel on appartient : deuil des morts, de ceux qui sont tombés en combattant, de ceux qui sont tombés civils aussi et, pour la Seconde guerre mondiale, de tous ceux qui ont été persécutés, opprimés, exterminés.

La littérature sur l'après Première guerre mondiale peut servir à éclairer cette dimension peu étudiée pour les années 1940 et 1950, peut-être à cause de la différence des situations historiques. D'autant que le désir de passer à autre chose a été renforcé par la volonté des acteurs eux-mêmes de ne pas reproduire la dimension « ancien combattant » qui avait tant pesé sur l'entre-deux-guerres (Daniel Cordier racontait avec humour, à la sortie d'*Alias Caracalla*, comment dans les chambrées de 1940, les conscrits se juraient, avant même le début des combats, de ne pas passer leur vie ensuite à les raconter). Or le phénomène du deuil du combat, du front, des habitudes et de la fraternité guerrière se pose, en réalité, dans des termes comparables.

-
6. Jean Malaquais, *Les Javanais*, édition revue par l'auteur, note de l'éditeur par Jean-Pierre Sicre, Phébus, 1995 (repris en poche « libretto ») ; Jean Malaquais, *Planète sans visa*, préface de Norman Mailer « Hommage à Jean Malaquais », nouvelle édition revue par l'auteur, Phébus, 1999 (repris en « libretto », 2009). Les éditions Phébus ont également édité son *Journal du guerre* suivi du *Journal du métèque* (1997), son roman *Le Gaffeur* (2001), ainsi que la *Correspondance Gide-Malaquais 1935-1950* (2000). Le Cherche-midi a réédité les nouvelles de *Coup de barre* (2008), la *Correspondance Mailer-Malaquais 1949-1986* (2008), ainsi que la biographie *Malaquais rebelle*, de Geneviève Nakach (2011).
 7. François Vernet, *Nouvelles peu exemplaires*, préface et postface de Yéfime, préambule « 15 quai Conti » de Patrick Modiano, Éditions Tirésias, 2002.
 8. François Vernet, *Vous ne mourrez nullement*, préface et notes d'Edgar Pich, Honoré Champion, 2019.

Les après-guerre sont des moments délicats, souvent difficiles, pour les combattants. Revenir du front ou du maquis, sortir de la clandestinité, n'est pas simple, la vie ne reprend pas comme avant, comme si de rien n'était. Erich Maria Remarque en fait un tableau saisissant et aigu dans la suite donnée à *À l'ouest rien de nouveau* (1929), écrite dans la foulée, en 1931. Intitulé *Après* (*Der Weg Zurück*, en allemand : « le chemin du retour »), le roman commence au moment où s'arrêtait le précédent, le jour de la fin des hostilités. Il prend comme sujet le retour des soldats du front, leur difficulté à retrouver la vie civile « normale ». La plupart n'y parviennent qu'imparfaitement, avec de grandes difficultés. Décalés par rapport à la réalité sociale qu'ils retrouvent, ils prennent conscience que leur expérience des tranchées les a profondément changés : entreprendre une carrière, reprendre des études s'avère compliqué, parfois impossible ; des couples se brisent ; certains n'y survivent pas et se suicident.

Le traumatisme ne se laisse pas aisément effacer. Il leur faut apprendre à vivre avec ses conséquences. Hantés par ce qu'ils ont vécu, par la nostalgie de la camaraderie du front, de la fraternité entre combattants qui, pendant des années, se sont épaulés les uns les autres, ne parvenant pas à se débarrasser de leurs fantômes, les ex-soldats finissent par vivre dans le deuil d'une guerre pourtant vécue comme inhumaine et terrible, mais au sein de laquelle des liens forts s'étaient noués, soudés par une expérience partagée et des réflexes de survie devenus une seconde nature. Cela fait de leur retour, miné par le désespoir et l'angoisse, un lit d'amertume :

Nous avions désespéré en constatant que le puissant courant de nos sentiments communs, cette volonté d'une vie nouvelle, simple et forte, reconquise aux frontières de la mort, ne balayait pas les vieux usages survivants d'hypocrisie et d'égoïsme, et n'arrivait pas à se creuser un nouveau lit. Nous avions désespéré en le voyant, au contraire, se perdre dans les marécages de l'oubli, se laisser absorber par le bourbier des phrases et s'éparpiller en minces filets dans les ornières des relations sociales, des soucis et des professions⁹.

Ces lignes éveillent des échos profonds avec le ressenti des anciens résistants et Français libres après 1945. Elles pourraient parfaitement avoir été écrites par Romain Gary ou même par Vercors (on n'est pas si loin du texte « Nous avons été heureux », par exemple). L'amertume est un trait d'époque. On la retrouve exprimée dans de nombreux textes, d'auteurs très variés. Romain Gary en fait une évocation farcesque en ouverture

9. Erich Maria Remarque, *Après* [1931], Gallimard, « folio », 2014, p. 396-397.

du *Grand vestiaire*, mise en scène burlesque d'un ancien maquisard qui refuse de rendre son arme. Mais il rit jaune¹⁰.

Certes, dans le cas de la Résistance (mais pas dans celui de la France Libre), il ne s'agit pas d'une armée constituée, en uniforme. Le combat peut même avoir pris des formes non directement armées, comme pour Vercors, par exemple. Il n'empêche que les risques pris et le poids des camarades arrêtés, déportés, tués, sont tout aussi grands. Fondamentalement, l'expérience vécue de l'*après* est similaire. Nombre de textes évoquent la difficulté à ranger les armes, à se déprendre des réflexes acquis dans la lutte clandestine. Plusieurs romans disent la tentation de continuer à fonctionner comme sous l'Occupation, de réactiver les réseaux. Une scène récurrente est la réunion où d'anciens camarades se retrouvent pour planifier un règlement de comptes, liquider un ancien collaborateur qui a refait surface et est resté impuni. Elle se retrouve dans de nombreux récits, de *La puissance du jour*, de Vercors (1951) à la fin des *Mandarins* de Simone de Beauvoir (1954) ou même à un des premiers romans de Claude Simon, *Gulliver* (1952).

L'enjeu, pour les personnages du récit de Remarque, est de ne pas se laisser engoutir par le deuil de leur vie de soldat. L'écriture, dont la vision de la guerre et de l'après-guerre a été vigoureusement combattue par les nazis (À *l'ouest rien de nouveau* et *Après* ont eu l'honneur redoutable d'être parmi les premiers livres jetés sur le bûcher en place publique), achève son récit sur cette réflexion de son personnage-narrateur :

Je m'attendais à une tempête, qui m'eût délivré et emporté ; mais le salut est arrivé tout doucement sans que je m'en aperçoive. Et il est là. Alors que je désespérais et que je croyais tout perdu, ses forces grandissaient sans bruit. Je pensais qu'une séparation était toujours une fin. Aujourd'hui, je sais : une lente croissance, c'est aussi une séparation, une évolution, c'est aussi un départ. Et il n'y a pas de fin¹¹...

Belle description de ce qui se joue dans le deuil, le retour du personnage vers la vie étant dramatiquement déclenché par le suicide de son camarade le plus proche qui, sorti vivant de la guerre, n'a pas eu, lui, la force de survivre à la paix revenue.

10. « M. Jean, dit "Marius", devait rendre sa mitraillette. Il la défendit avec acharnement. Il hurla, menaça, se frappa du poing ses médailles qui sonnaient, qui sonnaient et courut d'un bureau à l'autre, la mitraillette serrée dans les bras. Il faisait partout un très mauvais effet. Un excité, disait-on. On lui retira, poliment, mais fermement, la mitraillette des bras. Nous n'étions plus au Far West, lui expliqua-t-on, en insistant lourdement sur le mot "plus". La résistance c'était fini, la libération aussi : c'était maintenant le tour des vrais soldats. Tout rentrait dans l'ordre, quoi. » Romain Gary, *Le Grand Vestiaire* [1948], Gallimard, « folio », 2000, p. 14-15.

11. Erich Maria Remarque, *Après*, *op. cit.*, p. 395-396.

La génération combattante doit affronter les mêmes démons au sortir de la Seconde guerre mondiale. Cela peut expliquer le silence de certains, la fuite en avant militaire dans les guerres de décolonisation de tant d'anciens de la France Libre. L'acceptation d'une nécessaire métamorphose pour revenir à la vie après la guerre fait partie du cheminement qui doit être accompli. De ce point de vue, la notion de deuil livre des clés utiles pour comprendre les itinéraires des uns et des autres. C'est particulièrement frappant chez quelqu'un comme Romain Gary qui, pour trouver sa véritable voie littéraire, a d'abord eu besoin de faire symboliquement mourir son personnage d'ancien combattant, tant il était encombrant¹².

Le deuil fut donc d'abord très concret. Avant tout, il fut celui d'amis ou de compagnons de combat tués, dont la mémoire hantait les résistants après la guerre. La fidélité à ces amitiés fauchées put être la source d'œuvres ou de choix littéraires après la guerre. Écrire en leur nom (mais pas à leur place) fut tout à la fois une obligation morale et un poids difficilement supportable. Cela a pu contribuer tout autant à déclencher l'écriture qu'à la paralyser.

« POUR UNE APRÈS-GUERRE, ÇA N'EST VRAIMENT PAS RÉUSSI ! »

Il faut se méfier de l'impression historique rétrospective que l'on pourrait avoir que, parce que des écrivains se sont battus dans le camp des vainqueurs, la victoire est venue en chantant. Le sentiment de la plupart des résistants et Français libres est exactement inverse, pour des raisons historiques qui excèdent la seule fin de la fraternité combattante. La Résistance avait créé des attentes fortes sur ce que serait l'après-guerre. « De la Résistance à la Révolution » : la phrase slogan du journal *Combat*, dirigé par Camus et Pascal Pia, résume parfaitement l'aspiration à un autre monde, qui sortirait de la défaite du nazisme et des régimes fascistes.

Comme le souligne Freud dans *Deuil et mélancolie*, le deuil s'étend, au-delà des personnes, aux « abstractions [...] comme la patrie, la liberté, un idéal¹³ ». C'est particulièrement vrai au sortir de la Seconde guerre mondiale. Au sentiment du combattant qui a du mal à retrouver sa place une fois la paix revenue s'ajoute l'amertume de la défaite partielle de ce en quoi croyaient les résistants, cela même qui avait motivé leur

12. Voir le chapitre : « L'adieu aux armes » de la génération de la France Libre : *Les Couleurs du jour*, in Julien Roumette, *Romain Gary ou le deuil de la France Libre*, Honoré Champion, 2018, p. 107-140.

13. Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie* [1917], trad. Aline Weill, Éditions Payot et Rivages, « Petite biblio Payot classiques », 2011, p. 45.

engagement et leur lutte. S'agissant de la Résistance et de la France Libre, la dimension idéaliste du combat fut essentielle. Les résistants se sont battus par conviction, pour défendre une vision du pays, de la nation, de la société, contre l'ordre nazi et vichyste. Quelles qu'aient été leurs opinions – et l'on sait qu'elles furent très diverses : Action française, chrétiens, communistes, socialistes... –, ils se rejoignaient dans un même refus, une même volonté de se battre pour un autre visage de la France. Nombreux même furent ceux qui ont dû renoncer à leurs convictions pacifistes, parce qu'ils ont jugé que la situation les y contraignait, comme le souligne James Steel¹⁴. Jean Cassou définissait la Résistance comme un « fait moral » : « La Résistance fut et demeure un fait moral, et le même pour tous les résistants, quel qu'ait pu être le motif subsidiaire de leur choix et de leur décision, et quelle qu'ait pu être la suite où, ayant repris leur qualité politique, ils se sont engagés¹⁵. »

À l'aune de ce « fait moral, absolu, suspendu, pur », l'après-guerre provoque incompréhension et amertume. Elle ne ressemble pas à ce dont avaient rêvé pendant le conflit beaucoup de ceux qui s'étaient engagés. Bien loin des rêves de révolution, l'impression domine d'un retour à la société d'avant, et les tentatives de nouveau départ se heurtent à de très fortes oppositions – ce qu'illustre par exemple, dans le domaine littéraire, les prix : on a voulu remplacer le Goncourt par le Prix des critiques, mais c'est le Goncourt qui a perduré, *in fine*. L'après-guerre, au-delà des quelques mois qui ont suivi la Libération, est venue doucher les attentes. En très peu de temps, l'unité contre les fascismes qui avait soutenu et donné sens à leur engagement a volé en éclats. Cela a été ressenti d'autant plus cruellement que la décision de partir à Londres ou de s'engager dans la Résistance avait une dimension personnelle et intime, prise individuellement, vécue et assumée comme le tournant d'une vie.

Très vite, l'après-guerre a été confisqué par la Guerre froide. Le sentiment de l'imminence d'une nouvelle guerre, entre les États-Unis et l'URSS, l'urgence du présent a occulté le deuil de la Résistance et l'a relégué au second plan ou l'a subordonné aux nouveaux conflits. La mémoire de la lutte contre le nazisme est devenue un enjeu de ces nouvelles luttes de pouvoir, elle a été instrumentalisée, en déposédant au passage ceux qui en étaient les porteurs. La désillusion s'est emparée de ceux qui pensaient que tout allait changer. Les grands principes, les idéaux n'ont jamais paru aussi loin de la réalité que dans ces années de lutte idéologique intense, qui connut des sommets de manipulation et d'hypocrisie à la fin des

14. Voir James Steel, *Littératures de l'ombre*, op. cit., p. 17.

15. Jean Cassou, *La mémoire courte*, Les Éditions de Minuit, 1953, p. 72-73.

années 1940 et au début des années 1950. Gary, même avec du recul, conservait sa rage intacte :

Je suis un écrivain du xx^e siècle et jamais dans l'histoire, la malhonnêteté intellectuelle, idéologique, morale et spirituelle n'a été aussi cynique, aussi immonde et aussi sanglante. [...] Aujourd'hui, c'est le règne des mensonges les plus éhontés, le détournement constant de l'espoir, le mépris le plus complet de la vérité. [...] L'escroquerie idéologique intellectuelle est l'aspect le plus apparent et le plus ignoble de ce siècle¹⁶.

Indignation qui révèle, par contraste, la force et la pureté de son engagement dans la France Libre, pour défendre des valeurs à l'opposé de ce qu'il dénonce.

Derrière la célébration de la victoire et la capitalisation politique du rôle des uns et des autres dans la lutte contre l'occupant et contre Vichy, l'après-guerre a donc bien été, plus souterrainement, un moment de deuil de ce que la Résistance avait représenté pour ceux qui s'étaient battus dans ses rangs et ceux qui leur étaient proches, qui partageaient leurs idées sans nécessairement s'être engagés directement. *Les Mandarins*, de Simone de Beauvoir, chronique romancée des années d'après-guerre publiée en 1954, rend bien compte de cet état d'esprit particulier. Le point de départ du récit est le constat de cette aigreur désenchantée : « Ce n'est pas très réussi, pour une après-guerre ! », s'exclame même un personnage – résumant le ressenti d'une époque¹⁷. La trame du récit suit pas à pas le cheminement des personnages qui se débattent contre ce sentiment (derrière les masques on reconnaît Sartre, Camus, Koestler et bien d'autres), par moments tentés même de baisser les bras :

Nous avons cru que n'avions qu'à profiter de notre élan : alors qu'il y avait une coupure radicale entre la période de l'occupation et celle qui a suivi la Libération. Refuser la collaboration, ça dépendait de nous ; la suite ne nous regardait plus. [...] Mais Henri restait convaincu qu'en 1945 l'avenir était encore ouvert [...] : « Nous avons raté notre coup, dit-il, ça ne prouve pas que nous ayons eu tort de le tenter. » [...]

Henri ne trouvait pas ça satisfaisant du tout ; il n'aimait pas penser que d'un bout à l'autre de cette affaire il avait été mené. Il avait eu de grands débats de conscience, des doutes, des enthousiasmes, et d'après Dubreuilh les jeux étaient faits d'avance. Il se demandait souvent qui il était ; et voilà ce qu'on

16. Romain Gary, *La nuit sera calme* [1974], Gallimard, « folio », 2002, p. 60.

17. Dans le feu d'une discussion alcoolisée, le personnage de Julien s'emporte : « – Pour une après-guerre, ça n'est vraiment pas réussi ! [...] Il suivit des yeux Julien qui marchait avec dignité vers la porte ; lui non plus, il n'était pas drôle, il tournait plutôt à l'aigre. Mais somme toute, pourquoi ça serait-il spécialement drôle, l'après-guerre ? Oui, sous l'occupation, elle était bien belle : vieille histoire. Assez fredonné la chanson des lendemains : demain, c'était devenu aujourd'hui, ça ne chantait plus. » Simone de Beauvoir, *Les Mandarins* [1954], Gallimard, « Le livre de poche », 1968, t. I, p. 270.

lui répondait : il était un intellectuel français grisé par la victoire de 44 et ramené par les événements à la conscience lucide de son inutilité¹⁸.

La violence du ton et des réactions dit assez la profondeur de la blessure. Romain Gary – pour qui la provocation est une seconde nature – ose même commencer *Le Grand Vestiaire* sur le personnage d'un adolescent, orphelin d'un père tué dans la Résistance, qui affirme – cri de rage de l'écrivain – que son père est mort pour rien, que tout cela n'a servi à rien et que les résistants sont des ratés qui se sont mal débrouillés dans la vie parce qu'ils n'ont pas fait fortune¹⁹ !

Ce ton d'une époque, fait d'amertume, de colère, de rage et de provocation, on le retrouve chez des écrivains très divers. Aux côtés de Romain Gary et de son brûlot *Tulipe*, publié à chaud, en 1946, on a la surprise de trouver Claude Simon, qui souligne, dans ses premiers romans, « un ton de provocation qui tient aux circonstances dans lesquelles [*La Corde raide*] a été écrit » (le livre a été publié en 1947²⁰).

ENTERRES VIFS SOUS LES COMMÉMORATIONS

A joué un grand rôle, également, le fait que l'expérience la plus commune, la plus partagée, de la guerre ne fut pas celle des résistants ni des Français libres. Marginaux pendant la guerre, ils furent marginalisés une nouvelle fois après la Libération. La cause en est peut-être à chercher dans le fait qu'il n'y a pas une mémoire unifiée de la Seconde guerre mondiale, qui, en France, a aussi été une guerre civile. L'armée française a été défaite en quelques semaines, en 1940. Même si les combats ont fait rage plus qu'on n'a voulu le dire par la suite, l'expérience du front n'a pas été générale et elle a peu duré, surtout si l'on compare avec la Grande guerre et à la vie dans les tranchées. Très peu nombreux, au regard de la population, sont ceux qui se sont battu après 1940. En réalité, l'expérience des combattants, qu'ils aient été résistants ou Français libres, est marginale, même si elle est célébrée. Cette histoire-là, leur histoire, n'est pas celle de la population prise dans son ensemble. Le peu de littérature de guerre proprement dite dans la France d'après la Seconde guerre mondiale n'est donc pas si surprenant.

18. Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*, *op. cit.*, t. II, p. 340-343.

19. « – Ton père, il est pas mort pour rien ?

– Mais si, mais si, le rassurai-je.

J'avais alors quatorze ans et j'étais plein d'espoir. » Romain Gary, *Le Grand vestiaire*, *op. cit.*, p. 16.

20. Voir, dans ce volume, l'étude de Jean-Yves Laurichesse, p. 125.